

# Les Papiers collés de Claude Darras

Été 2013



***Carnet* : Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé...**

J'aimerais écrire quatre lignes à la fois, pour parler du militant de la cause des droits de l'homme et du citoyen, du défenseur intransigeant de l'Organisation des Nations unies et du combattant pugnace de la France libre. J'aimerais disposer d'un ensemble polyphonique pour restituer la voix plurielle de Stéphane Hessel (Berlin 20 octobre 1917-Paris, 27 février 2013) : l'imprécateur d'« *Indignez-vous !* » (2010), l'écrivain de la « *Danse avec le siècle* » (1997), le philosophe formé auprès de Maurice Merleau-Ponty à l'École normale supérieure (1937-1939) et

le poète d'« *Ô ma mémoire* » (2006), celui-là même qui aimait à *dire* du Rimbaud ou du Villon aux Palestiniens de la bande de Gaza et aux mal-logés des camps roms ou sinti de la couronne parisienne.

À l'orée des années 1980, le diplomate Stéphane Hessel et le sociologue Edgar Morin se rencontrent et, dès lors, partagent le même « chemin d'espérance » où ils seront rejoints par de nombreux compagnons de route. La « réforme de la pensée » à laquelle ils aspirent est prônée par les animateurs du « Croquant », revue de sciences humaines, art et littérature, fondée à Bourg-en-Bresse en 1987 par Michel Cornaton, professeur émérite à l'université Lyon 2, initiateur de la psychopathologie sociale. Lorsque je rejoins le comité de lecture de la revue en 1999, exaltante aventure éditoriale où Edgar Morin lui-même est convié, je manque de distance pour apprécier pleinement la validité du credo des deux universalistes : *dessiner une France plus solidaire, forger une Europe politique, préparer un monde moins inégalitaire*. Aujourd'hui et alors que « *Le Croquant* » a cessé de paraître en 2012, j'analyse les propos du tandem Hessel-

Morin avec davantage de clairvoyance. Dans l'ouvrage « *Le Chemin de l'espérance* » qu'ils cosignent tous deux (éditions Fayard, 2011), ils appellent à une « nouvelle Renaissance », en écho à celle qui, aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, avait revitalisé l'apport de la pensée et de la culture grecque pour construire une civilisation. Selon eux, la « nouvelle Renaissance » devra s'enrichir de l'apport moral et culturel d'autres civilisations, notamment celui des sages d'Extrême-Orient. Testament philosophique, salutaire et vital, ce « *Chemin de l'espérance* » est beau comme une lettre à un fils, comme une promesse, et comme un au revoir. Il est beau comme un silence entre les mots.

*Stéphane Hessel (à droite) au côté d'Edgar Morin*  
© Photo X droits réservés

*Vendredi 5 avril 2013*

***Note liminaire :***

Issus de lectures journalières et plurielles, ces « Papiers collés » saisonniers distinguent cinq rubriques : Carnet (notes et pensées du journal proprement dit), Lecture critique (texte de critique et d'analyse littéraire), Billet (commentaire personnel), Portrait (d'un auteur) et Varia (recueil de notes diverses).

**Reprise**

Je reprends mon carnet une vingtaine de jours après l'avoir refermé. Quelques minutes avant minuit : j'aime écrire dans ces moments-là, lorsque la vie ralentit et que la maison repose, quand la nuit a gommé les bruits et l'excitation de la journée et que le monde a tout oublié.

*Mercredi 24 avril 2013*

**Vous avez dit génie ?**

Si vous voulez savoir ce que pensent vraiment du génie tous ces gens qui le nient - nia nia nia - dites-leur qu'ils n'en ont aucun, vous verrez la réaction.

(*Georges Perros, « Papiers collés » 3, 1978*)

**Méditation**

Dans l'essai « *Droit de cité* » (1992), l'écrivain Louis Calaferte (1928-1994) condamne les hommes de pouvoir et de gouvernement. Il les juge « médiocres » dans leur ensemble. Les uns sont « corrompus », prétend-il, les autres souffrent de « mégalomanie ». À ceux qui cumulent les deux de ces travers, il leur recommande de méditer le dernier mot que prononça Napoléon devant son miroir : « Pauvre moi ! ».

*Mardi 30 avril 2013*

## Billet d'humour

### **Sacré Dumas !**

En avril dernier, à Marseille, on a montré à des journalistes québécois la maison des Dantès, la cabane de la belle Mercédès aux Catalans et, visitant le château d'If, on leur a expliqué, sentencieusement, que ce trou, dans une cellule, était celui par lequel le cachot de l'abbé Faria communiquait avec celui d'Edmond Dantès...

Sacré Dumas ! Avec ce diable d'écrivain, la fiction exerce une telle puissance qu'on ne sait plus déterminer la démarcation entre l'imagination et la réalité. Les journalistes canadiens, et avant eux une délégation d'industriels britanniques, l'auront appris à leurs dépens...

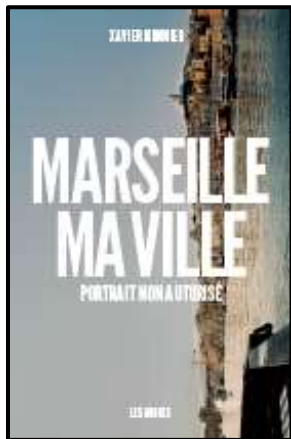
- *C'est-y vrai, Monsieur Dumas*, demanda un jour un pêcheur marseillais en voyant l'auteur du « Comte de Monte-Cristo » en manches de chemise devant les fourneaux, *que Dantès savait lui aussi faire la bouillabaisse ?*

- *Té !* répondit le père Dumas en prenant l'accent, *c'est lui que me l'a appris !*

## Lecture critique

## Marseille Capitale 2013

### **« Marseille ma ville » de Xavier Monnier : un portrait plus vrai que nature**



On dirait un polar métaphysique ! Journaliste marseillais de 32 ans, co-fondateur et rédacteur en chef du journal numérique *Bakchich.info* (associé à *Bakchich Hebdo* et *Bakchich TV*), son auteur montre dans l'exercice ô combien difficile de l'enquête une acuité exceptionnelle. Entendez par là que l'analyse du fait divers atteint et dépasse ici l'étude sociétale. Xavier Monnier connaît par cœur sa ville natale et lui voue une passion exclusive. Aussi lui porte-t-il un regard sans indulgence quand il s'agit de démonter pour mieux comprendre les dérèglements qui la minent depuis plus de cinquante ans : il est question des liens supposés de l'OM, son club de football, avec le grand banditisme, de la politique phocéenne avec les clans mafieux, des cercles de jeux de l'arrière-pays avec le trafic de drogue.

À Paris comme à Marseille, l'éthique qui règle ses méthodes d'investigation lui commande de n'impliquer dans ses argumentaires que les seuls témoins effectivement rencontrés. Ceux-là circonscrivent une population bigarrée inattendue. Quel étonnement de lire les propos singuliers, commentaires parfois provocateurs, des juges d'instruction Étienne Ceccaldi, Michel Debacq et

Charles Duchaine, du procureur Jacques Dallest, mais aussi de Jean-Luc Barresi et Roland Cassone, figures mythiques du milieu ! Côté politique, le député et ancien secrétaire d'État Renaud Muselier et l'avocat Michel Pezet, ancien adjoint au maire de Gaston Defferre, lui témoignent apparemment une égale confiance, pas toujours à leur avantage d'ailleurs. Son opiniâtreté à multiplier les entretiens avec le président du conseil général des Bouches-du-Rhône Jean-Noël Guérini et l'entrepreneur Alexandre Guérini lui vaut de griller la politesse au magazine « Le Point » en révélant, le premier de la planète médiatique, l'accusation de malversations portée contre les deux frères dans le cadre de marchés publics. Il s'amuse de ce que les gendarmes aient affublé ce dossier-là du nom de code de « Guernica ». Les policiers de la brigade financière ne sont pas en reste : ils ont intitulé « Calisson » l'opération visant à confondre les auteurs du racket des boîtes de nuit de la campagne aixoise, malversations liées à la guerre du milieu corse pour le contrôle de cercles de jeux en Provence et à Paris. Les anecdotes ne manquent pas de sel. Aussi ne résiste-t-il pas au plaisir de confesser qu'en catholique fervent le patron du département a coutume d'asperger son bureau d'eau bénite ! Il se marre encore de la supplication de Renaud Muselier au téléphone : « *Vous pourriez arrêter de m'appeler "Lou Ravi" dans vos articles ?* », en référence au santon simple d'esprit de la crèche provençale. Au fil des pages défile une ribambelle de personnalités notoires, de celles qui alimentent le roman quotidien de la politique nationale : l'homme d'affaires Bernard Tapie, le juge Renaud Van Ruymbeke, le maire Jean-Claude Gaudin, le président olympien Pape Diouf, le ministre Arnaud Montebourg, le médecin Bernard Kouchner, le président de Véolia Henri Proglio, le super-gendarme Paul Barril, la liste n'est pas limitative. Subrepticement, l'auteur ménage des pauses dans le récit où il nous présente ses proches à Marseille : Mamou, alias Lucienne Dufau, sa grand-mère paternelle qui rend son dernier soupir en 2009 dans une maison de retraite du Roucas-Blanc, ses parents, infirmiers à la clinique Clairval, fiers mais inquiets des investigations professionnelles de leur fils, et sa femme, Prisca, d'origine congolaise... Ce sont là des moments touchants de confidentialité qui relâchent un peu la tension d'une suite feuilletonesque dominée par la violence et la corruption.

Trois écrivains sont invoqués à juste raison dans la démonstration du narrateur pour la qualité documentaire de leurs œuvres, Émile Zola, Albert Londres et Jean-Claude Izzo, avec une nette préférence pour les deux premiers cependant. J'ajouterai les journalistes François Missen et Michel Samson dont les écrits sur Marseille restent les référents de la spécialité. L'éditeur a sous-titré le volume *Portrait non autorisé* : fruit de six années d'enquête, le « Marseille » de Monnier est diablement plus vrai que nature.

- *Marseille ma ville - Portrait non autorisé*, par Xavier Monnier, éditions des Arènes, 336 pages, 2013

À lire également :

- *Gouverner Marseille : enquête sur les mondes politiques marseillais*, par Michel Samson et Michel Peraldi, La Découverte, 309 pages, 2005
- *Marseille connection - Comment la cité phocéenne est devenue la ville de tous les trafics*, L'Archipel, 458 pages, 2013.

### Portrait

#### **Mo Yan puise son œuvre aux sources de sa terre natale**



Au fur et à mesure que la littérature chinoise contemporaine nous devient plus familière, par des traductions en nombre croissant, nous découvrons combien le folklore chinois foisonne de mythes, légendes et contes qui constituent souvent la substance même des formes narratives, hautement diversifiées du reste, propres aux littérateurs reconnus du moment, tels Bi Feiyu, Jia Pingwa, Liu Xinwu, Su Tong, Yan Lianke et Yu Hua. Chaque période antérieure, mais aussi chaque province, disposent de trésors presque inépuisables à nous révéler. Prix Nobel de littérature 2012, Mo Yan trouve une grande partie de ses sources dans le canton de Gaomi, ville où il naît en 1955, dans la province du Shandong, non loin de Qingdao où des Bavarois ont inventé la bière Tsingtao et à quatre heures trente en train de Pékin. Ses récits réinventent la Chine du XX<sup>e</sup> siècle, plus précisément à partir du village de Ping'an, au nord-est de Gaomi, à la fois théâtre et poste d'observation privilégiés de l'histoire contemporaine. « *Allégorie de la Chine, Gaomi condense et réfléchit les grands événements qui ont secoué la Chine depuis plus de cent ans* », estime Zhang Yinde, professeur de littérature chinoise à l'université Paris III et spécialiste du premier écrivain chinois nobélisé, si l'on écarte du palmarès le dissident et naturalisé français Gao Xingjian, Nobel 2000 de littérature. C'est d'ailleurs à Gaomi, en 2000, que Mo Yan a reçu l'Ordre de la Légion d'honneur, prix Nobel 1994 de littérature. Les deux hommes se vouent une admiration telle que l'écrivain japonais est devenu l'interlocuteur du narrateur de « *Grenouilles* » (Le Seuil, 2011), un des récents romans de son ami du Shandong.

#### **1981, naissance de « celui qui ne parle pas »**

Guan Moye (son vrai nom) naît dans une famille de paysans relativement aisés. Il passe son enfance à la dure dans la ferme familiale où il souffre très tôt de la faim à l'époque du « Grand Bond en avant ». Il confie en août 2000 à Frédéric Bobin, journaliste du *Monde*, avoir mangé des écorces d'arbre jusqu'à en dénuder le tronc et croqué du charbon. Surpris en train d'arracher un navet dans le potager collectif, l'enfant est condamné à livrer son autocritique devant le

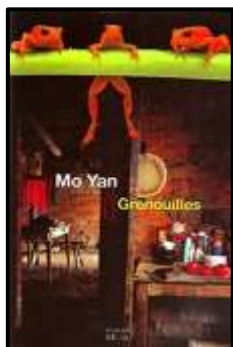
portrait de Mao Zedong avant d'être battu par son père. Classé parmi les mauvais éléments et marginalisé sur les bancs de l'école, il courbe le dos et s'enferme dans le silence d'où il ne s'échappe qu'en compagnie de *Mongol*, un buffle aux poils longs qu'il emmène brouter au bord de la rivière. De 1974 à 1976, il travaille dans une usine de coton, avant de s'engager dans l'Armée populaire de libération où il est affecté, dans le Hebei, à une unité de radio télécommunications. La voie militaire lui permet d'échapper à la misère, de faire des études, de lire, d'enseigner et d'écrire.



La réclusion de sa prime jeunesse l'incline à se donner comme nom de plume **Mo Yan** qui signifie « celui qui ne parle pas ». Sous ce pseudonyme, il publie en 1981 son premier roman, « *Le Radis de cristal* » (Philippe Picquier, Arles, 1998), claire référence au larcin qui gâcha son enfance. La même année, sa première nouvelle éditée dans une revue lui permet de se payer une montre ! Il l'a écrite pendant la campagne idéologique contre le « libéralisme bourgeois ». Marqué à jamais par la détresse et la folie de la Révolution culturelle, il en garde les images et les sensations matérialisées par une multitude de souvenirs d'une extrême précision qui charpentent l'ensemble de son œuvre, plus de cinquante romans et une soixantaine de nouvelles confrontant petite et grande histoire.

### **L'œuvre tresse la pornographie et le picaresque**

L'appartenance au corps militaire ne le place pas à l'abri de la censure et des réprimandes officielles. En 1995, « *Beaux seins, belles fesses* » (Le Seuil, 2004) est retiré de la vente et son auteur sommé de signer une lettre d'autocritique. Tout aussi subversif, « *Le Pays de l'alcool* » (Points, 2004) écrit trois ans plus tôt échappe de peu à la même sanction. En fait, à l'exemple de tous ses écrits, dans ces deux ouvrages-là, l'évocation de la Chine rurale des années 1960-1970 nourrit une perpétuelle dénonciation des errements, des violences et de l'absurdité du pouvoir totalitaire ainsi que de la corruption des apparatchiks du Parti communiste et de la médiocrité des bureaucrates. La condamnation est feutrée cependant ; à vrai dire il a trouvé dans l'utilisation de la parodie et de la dérision ainsi que dans la subtilité allusive à nommer faits et gestes un moyen de contourner le dispositif étatique et implacable de la censure.



À sa façon si particulière, il réécrit l'histoire de son pays et les avatars de la condition chinoise. Absurde et fantaisiste, l'œuvre mêle le vrai, le faux, l'indécence, la légende populaire, la grossièreté jusqu'à l'obscénité ; elle tresse la fable et la parabole, la magie et le réalisme, l'intime et le social, l'obsession et le burlesque, la pornographie et le picaresque. La langue est voluptueuse et satirique. Elle ne cesse de se transformer oscillant constamment du vulgaire à la métaphysique. Excessive dans les idées comme dans la syntaxe,

elle manie la métaphore avec une gourmandise toute rabelaisienne. Certains exégètes se réfèrent à William Faulkner, Gabriel Garcia Marquez et Franz Kafka (qu'il a découvert à la bibliothèque de l'institut d'art et de littérature de l'armée puis étudié à l'Université de Pékin) afin de souligner la perspective sociale et historique d'un univers protéiforme fondé dans la littérature ancienne chinoise et la tradition populaire du conte. D'autres dont l'un de ses frères, Guan Moxian, de douze ans son aîné et seul universitaire de la famille, penchent pour l'influence toute chinoise des contes parlés (*huaben*), ceux de Ling Mengchu (1580-1644) ou de Pu Songling (1640-1715), des grands récits fantastiques et de l'œuvre fondatrice de Lu Xun (1881-1936).

*Mo Yan © Photo X droits réservés*

- *Quarante et un coups de canon*, par Mo Yan, traduit du chinois par Noël et Liliane Dutrait, éditions du Seuil, 504 pages, 2008
- *Grenouilles*, par Mo Yan, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro, éditions du Seuil, 414 pages, 2011

### Varia : L'art de Rome

« L'art du portrait sous l'Empire romain est sans doute l'expression la plus révélatrice de la dépendance de l'art par rapport au pouvoir. Les origines de cet art remontent à l'époque républicaine : les personnages influents étaient représentés, tantôt sous l'aspect de personnes d'âge mûr, souvent même de personnes âgées, soulignant ainsi leur autorité morale et leur expérience de vie, tantôt sous l'apparence énergique de militaires triomphants. Auguste modifia habilement la tradition en montrant pour la première fois le souverain à la fleur de l'âge : à la fois au sens propre - en 63 avant Jésus-Christ, à peine âgé de trente ans, Octave avait atteint le sommet de la gloire -, et au sens figuré - il était le fils adoptif de Jules César. En dévoilant la jeunesse de l'empereur, Auguste entendait montrer également la stabilité et la continuité du système politique. Ainsi, l'image de l'empereur et de sa famille et leur présence idéalisée se répandirent amplement sur tout le territoire impérial. Plus que toute autre manifestation artistique, les portraits traduisent parfaitement l'évolution stylistique de l'art romain, surtout à partir de la dynastie des Antonins (après la phase classique du règne d'Hadrien), permettant entre autres la datation - même approximative - des portraits de personnages privés et des sarcophages. » *Extrait de « L'art de Rome », par Cornelia Isler-Kerényi, archéologue, publié aux éditions du Rouergue, 70 pages, 2009 (une excellente collection intitulée « Rendez-vous avec l'art et la civilisation » qui compte douze titres).*



### **Carnet : le tuffeau angevin**

Tuffeau, couleur du vieil ivoire. La Terre appartient aux poètes. Couleurs, odeurs, douleurs, de petits cailloux semés sur la route de la Poésie !

(Jules Mougin, « *La levée de 1999 est faite* », *Travers* 53, novembre 1999)

### **Les embarras de Marseille**

Je peste contre les encombrements. J'introduis une cassette dans le Blaupunkt de mon auto et le bandonéon d'Astor Piazzolla se contorsionne aussitôt sur mes genoux. Comme par enchantement, « *Adios Nonino* » et « *Libertango* » ont rendu la circulation routière plus fluide.

*Mercredi 8 mai 2013*

### **Billet d'humeur**

#### **Immortalité**

Quand il était enfant, Milan Kundera connaissait un village morave dont le maire gardait dans son salon un cercueil toujours ouvert et au fond duquel, dans les moments d'euphorie où il se sentait exceptionnellement satisfait de lui-même, il allait s'allonger : « Il habitait alors son immortalité », révèle joliment l'écrivain tchèque. Dans les villes muséales d'Aix, d'Arles, d'Avignon, de Montpellier, de Nîmes et d'Uzès, les journées européennes du Patrimoine, chaque année en septembre, sont tout entières ordonnées autour de cette question : l'immortalité. Pas celle de l'âme, non, mais celle, plus profane, de la mémoire et de la postérité. Le désir d'immortalité, né d'une « hypertrophie de l'âme » typiquement européenne, un désir qui anime tout créateur, écrivain, peintre, musicien, cinéaste, chorégraphe, sculpteur ou architecte. L'immortalité, cette illusion dérisoire, ce souffle de vent qu'on poursuit avec un filet à papillons.

### **Lecture critique**

#### **« Bréville aux frontières de l'horreur » de Claude Darras : sur la piste d'un tueur en série**

Pour audacieux qu'il soit, le choix du meurtre d'enfants en thématique d'un premier polar n'est pas dépourvu de hauts risques. Et l'analyse d'un unique ouvrage ne suffit pas à préjuger de l'avenir littéraire de son auteur, un ancien typographe et linotypiste (né à Blanc-Mesnil, Île-de-France, en 1941). Que celui-ci soit mon homonyme a naturellement aiguisé ma curiosité : j'ai dévoré les deux cents pages du roman noir en une nuit blanche... L'enlèvement à Bréville-sur-Mer, le jeudi 15 avril 2010, de Jade Monnier, onze ans, retrouvée



dix jours plus tard suppliciée à l'arme blanche a dépêché dans la baie du mont Saint-Michel le commandant Bruno Mazier, un super flic attaché au Service régional de police judiciaire de Nanterre. Aux côtés des gendarmes de Bréhal et des policiers de Granville, l'ancien psychanalyste conduit de délicates investigations à partir de la découverte de la fillette, dans les dunes du littoral normand, par un imprimeur de Bréville, Claude Darmon, 31 ans, qui n'est autre que le narrateur. L'assassinat dans les mêmes conditions d'Audrey (le 25 mai) et de Laura (le 24 juin), collégiennes du même âge que Jade, accroît la pression sur les enquêteurs d'autant plus que, peu après, à Paris, Alexandra, fille du commandant Mazier, 14 ans, disparaît à son tour... Je n'en dirai pas davantage afin de ne pas déflorer les ultimes révélations de l'intrigue, aussi fertile en rebondissements que le championnat du monde de trampoline.

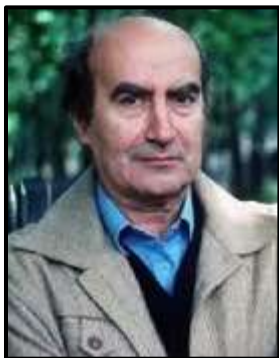


Claude Darras, dont le style lapidaire ne se compare à aucun autre, est un singulier portraitiste de lieux (telle sa supplique pour la côte normande), de gens (policiers et gendarmes croqués à la manière des séries de télévision) et d'émotions (restitution du calvaire vécu par les victimes). On pourra toujours s'interroger sur l'opportunité de bouleverser les lois du genre en proposant deux hypothèses de dénouement ? Qu'importe après tout puisque le suspense condamne le lecteur à ne relâcher son bouquin qu'après l'épilogue.

- *Bréville aux frontières de l'horreur*, par Claude Darras, éditions Charles Corlet, 214 pages, 2013

### Portrait

#### **Camille Bourniquel : l'exquise élégance des érudits du siècle passé**



Il dispose de cet art inimitable de musarder le nez au vent, tenant Lucrèce -son lévrier afghan- en laisse, de sentir la sciure fraîche sur le sol du bistrot, de suivre la comédie humaine en clignant de l'œil, de raisonner à très petits pas : Camille Bourniquel a l'exquise élégance des érudits du siècle passé. Il excelle à dénicher le livre unique dans les cartons des éditeurs, il sait pointer la citation savoureuse dans un roman de mœurs parfaitement oublié, il adore froisser une correspondance ou un journal intime (ceux de Paul Valéry ou de Frédéric Chopin). J'avoue avoir retenu, dès l'orée de la décennie 1970, le critique plutôt que le romancier, en l'occurrence le collaborateur de la revue *Esprit* (1946-1977) dont il assura la direction littéraire

après la mort d'Albert Béguin en mai 1957. D'une rare intransigeance intellectuelle et morale, suivi par un lectorat fidèle, mu par une passion communicative, il exerce une réelle autorité sur une petite dizaine de collaborateurs confortant l'excellence du cénacle fondé par Emmanuel Mounier dans l'intelligence des textes et des idées. Quant au poète des *Quatrains*, illustrés des burins de Gustave Singier, il souligne l'intimité vécue avec les peintres de grand format, tels Jean Bazaine, Marc Chagall, Maurice Estève, Hans Hartung, Alfred Manessier et Jean Le Moal. Sa compagne le peintre Elvire Jan (1904-1996), qui lui inspire un recueil de souvenirs, « *Karma* » (Bernard de Fallois, 1999), aimait à lire par-dessus son épaule ses analyses si lucides que lui réclamaient les rédacteurs en chef de magazines d'art. Rien d'étonnant à ce qu'il léguât en 2004 une partie de sa collection d'œuvres d'art contemporaines au musée Unterlinden de Colmar. Musicien averti (en 1941, il se consacre aux sciences politiques et à la musicologie), il s'intéresse à l'Irlande dont il devient un fin connaisseur. Mais c'est surtout le romancier et l'essayiste qui est célébré



par ses pairs. En 1970, « *Sélinonte ou la chambre impériale* » (Le Seuil) obtient le prix Médicis. En 1977, le grand prix du roman de l'Académie française échoit à « *Tempo* ». En 1981, les jurés du prix Chateaubriand s'accordent à distinguer l'ensemble de son œuvre à partir d'un autre de ses romans, « *L'Empire Sarkis* » (Julliard, 1981). En 2009, « *Dernier Dîner à Auteuil* » (De Fallois) révèle sa rencontre, en 1945, avec un des poètes qu'il admirait le plus, Paul Valéry.

Né à Paris le 7 mars 1918, Camille Bourniquel est mort dans sa ville natale le 1<sup>er</sup> avril 2013 à l'âge de 95 ans. Fils d'un pharmacien d'ascendance ariégeoise, il restait discret sur son engagement pendant la Deuxième Guerre mondiale. Volontaire dans l'armée de l'air, l'étudiant de la faculté de droit de Paris avait été affecté en Afrique du Nord où il servit comme commandant de bord. Une élégance exquise, vous disais-je, avec l'intelligence de la simplicité.

*Camille Bourniquel* © Photo X droits réservés

### **Bibliographie**

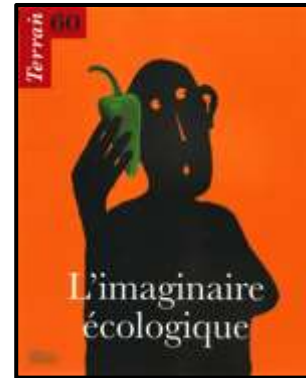
- *Sélinonte ou la chambre impériale*, le Livre de Poche, 287 pages, 1973
- *L'Enfant dans la cité des ombres*, éditions Grasset, 389 pages, 1973
- *Le Manège d'hiver*, éditions Julliard, 379 pages, 1986
- *Le Lac*, éditions de Fallois, 270 pages, 2000
- *Paul Valéry - Dernier dîner à Auteuil*, éditions de Fallois, 44 pages, 2009.

## **Varia : saint François d'Assise premier écologiste ?**

« L'Église catholique romaine invoque aujourd'hui saint François d'Assise comme le premier écologiste catholique, un homme émerveillé par toutes les formes de vie, prêchant aux animaux, ignorant toute barrière de communication entre les êtres humains et non-humains. Un an après son élection, Jean-Paul II se réclama explicitement de cet héritage, déclarant que la Terre était un don de Dieu à conserver avec soin. Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, le *Cantique des créatures* illustre un nouveau regard sur la nature, œuvre de Dieu, auquel il rendait grâce en évoquant tour à tour le soleil, la lune, les étoiles, l'air, les nuages, l'eau, et enfin la Terre. La « Terre-mère » est devenue aujourd'hui référence quasi obligatoire de tous les mouvements écologistes, souvent invoquée au mépris des traditions culturelles de ceux qui font usage de notions approchantes, elle se déploie au sein de la mouvance *new age* et culmine avec l'hypothèse Gaïa de James Lovelock ("*La Terre est un être vivant*").

« Faut-il voir dans la figure de saint François, en rupture radicale avec l'anthropocentrisme à l'origine de la domination exacerbée de l'homme sur la nature, imputé à la doctrine chrétienne, une exception ou une voie toujours latente, aujourd'hui réinvestie par l'Église catholique ?

« Dans sa contribution à ce numéro, Isacco Turina (université de Bologne) réfute l'hypothèse de la paternité chrétienne du modèle d'exploitation non durable de la nature, distinguant l'anthropocentrisme religieux où l'homme reste soumis à Dieu, de l'anthropocentrisme séculier sans garde-fou. L'utopie de prédilection de l'Église catholique a en effet longtemps été celle d'un retour au rural, l'Église s'opposant à l'industrialisation et à ses effets dévastateurs sur la morale et sur les mœurs. À présent, elle se méfie de la mouvance *new age*, en raison de l'attrait qu'exercent les partisans des nouveaux mouvements radicaux sur les jeunes. Ces extrémistes pourraient devenir les prophètes des temps modernes, menaçant de dérober à l'Église, à une époque où elle se sent déstabilisée, le monopole de l'éthique et de la morale. Certains courants cléricaux radicaux, tels que la théologie de la libération en Amérique latine, prônent depuis la fin des années 1960, un rapprochement entre la défense de l'environnement et celle des pauvres. Mais pour l'essentiel le catholicisme reste fidèle à une perspective anthropocentrique et critique toute représentation qui mettrait l'ordre hiérarchique des créatures. » *Extrait de « L'imaginaire écologique », présentation du dossier de la revue par Vanessa Manceron (CNRS, Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative à Nanterre) et Marie Roué (CNRS, Laboratoire éco-anthropologie et ethnobiologie, Muséum national d'histoire naturelle à Paris), revue Terrain n° 60, éditions de la Maison des sciences de l'homme, 184 pages, mars 2013.*



### **Carnet : Michel Leiris et les divinités vodous**

En Haïti, dans la région de Port-au-Prince, de septembre à octobre 1948, Michel Leiris (1901-1990) s'intéresse beaucoup au culte vodou reposant sur la possession. Héritage culturel provenant des Noirs amenés comme esclaves à l'époque de la traite, il astreint ses prêtres et prêtresses (*houngan* et *mambo*) à donner une série de sacrifices, autrement appelés « mangers », pour les divers *Iwa* ou esprits qu'ils « servent ». Chargé de mission du ministère des Affaires étrangères, l'écrivain et ethnologue prend part à une cérémonie rituelle dans le sanctuaire (*hounfor*) du prêtre guérisseur Jo Pierre-Gilles, sacrifice rendu à Ogoun Badagri. Ce dieu guerrier est représenté en vêtue militaire avec un sabre à la main : il aime la couleur rouge comme le feu, adore le rhum et fume de gros cigares.

*Samedi 18 mai 2013*

### **Les lauriers et l'opprobre**

« *On meurt vite dans la république des lettres, surtout quand on a été encensé et haï avec la même force* », souligne à raison l'écrivain et traducteur Robert Briatte (né en 1956) à propos de Joseph Delteil (1894-1978).

### **Vous avez dit « classique » ?**

À la question « qu'est-ce qu'un classique ? », Ezra Pound répond : « *Une certaine fraîcheur éternelle et irrépressible.* » Et Ernest Hemingway : « *Un livre dont tout le monde parle et que personne ne lit.* »

*Vendredi 24 mai 2013*

### **Billet d'humeur**

#### **Rendons à Ivan...**

S'il est vrai que le marquis Folco de Baroncelli conforta en pays taurin la pratique de la course à la cocarde - cette façon délicate de caresser le fauve noir entre les cornes, il n'est pas exact de prétendre qu'on lui doit à la fois le costume et la croix des gardians, n'en déplaise à l'assistante d'un musée gardois qui guidait ma visite récemment. Quand le fringant marquis s'installa aux Saintes, il adopta en fait la tenue d'un... Russe. Chapeau à l'américaine, veste gansée de velours noir et pantalon « Buffalo » élargi en patte d'éléphant : l'uniforme des gardians est un legs d'Ivan Pranshnikoff, celui-là même qui inspira l'idée de la croix gardiane à Hermann Paul, un Belge d'origine allemande ! Homme de science, peintre et grand voyageur, Ivan ne fut pas oublié. Il fut élu septième Primadié quand le Marquis fonda, en 1904, la Nation Gardiane, prouvant ainsi que la Camargue sait joliment brasser les civilisations.

## Lecture critique

### Les sagas d'un nouveau type de Gyrðir Elíasson



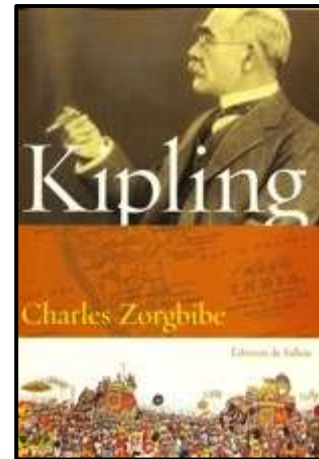
La modernité de l'auteur puise sans conteste à la tradition de son pays. Nul doute que Gyrðir Elíasson (49 ans) est de ces Islandais qui lisent sans peine et avec gourmandise les sagas du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle, à peu près comme nous lisons Ronsard ou Molière. Immergés dans les poèmes eddiques et scaldiques (nés aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles), ses premiers écrits poétiques, pour raffinés qu'ils soient, ne sont pas toujours faciles à déchiffrer. Volontiers ésotérique, la prose de ses *nouvelles* est pareillement surchargée d'allusions mythologiques et de métaphores recherchées. Le plus souvent distincte l'une de l'autre, sans lien de causalité, chacune des quarante-sept histoires brèves du recueil « *Entre les arbres* » s'inscrit dans un quotidien banal qui dérive d'un seul coup dans le fantastique, l'onirisme ou le cauchemar. Choses et gens subissent la métamorphose d'une intrigue qui bouscule la règle des trois unités et instaure l'invraisemblance, l'étrangeté ou l'anachronisme. Ainsi de la réincarnation du dramaturge suédois August Strindberg dans la peau d'un directeur de magasin Ikea à Vífilsstadir (nouvelle intitulée *Inferno*), de l'enregistrement des rêves et de leur transmission sur l'écran d'un téléviseur (*L'oniroscope*), de la transmutation d'un petit chalet-baromètre dont les deux personnages, un vieil homme et un enfant, prennent vie en sortant de leur station météo (*Le chalet-baromètre*) et de l'inhumation du thanatopracteur par ses deux fils dans les pommes de terre de son potager (*L'entrepreneur de pompes funèbres*) : ces histoires-là naissent de circonstances familières rejointes tôt ou tard par l'extraordinaire, le merveilleux, le mystère. La forme réaliste, sèche, presque laconique convient à ce genre de narration. L'économie du style est soutenue par la technique du sous-entendu qui ajoute à l'humour noir dont fait preuve l'auteur. L'écriture est nerveuse, parfois elliptique. Les dialogues sont souvent réduits à leurs éléments essentiels, mais ils suffisent à rendre vivants les principaux personnages dont les narrateurs sont aussi nombreux que les sagas, enfin, je veux dire les « nouvelles ». Baroque et surréaliste, le nouvelliste et poète allie une profonde culture islandaise à une connaissance très sûre des cultures occidentales. Nul ne sait jouer comme lui du symbole et de la surimpression, convoquant ainsi au fil des intrigues les *Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet, l'*Album* mythique du pianiste Art Tatum accompagnant le saxophoniste Ben Webster, les eaux fortes de l'Américain James Whistler et la complainte *One More Cup of Coffee* de Bob Dylan.

- *Entre les arbres*, nouvelles, de Gyrðir Elíasson, Books éditions, 244 pages, 2012

## Portrait

### Quand Charles Zorgbibe raconte Rudyard Kipling

Dieu merci, Charles Zorgbibe n'est pas de ces auteurs de biographie qui se racontent eux-mêmes sous prétexte de raconter la vie d'autres personnages. Si bien que son livre est tout le contraire d'un « moi et Kipling ». Biographie définitive ? Certes, des détails pourraient encore, un jour, apporter ici plus de lumière, là plus de piment, mais, tel quel, l'ouvrage livre la carte dépliée d'une existence captivante et d'une œuvre profuse dont la savante intrication excite de bout en bout l'intérêt de la lecture. Certains regretteront l'indulgence manifestée à l'inclination impérialiste, voire colonialiste, de l'écrivain ; les autres en oublieront les faiblesses, sinon les excès (dont sa condamnation des nationalistes irlandais, indiens et des Boers révoltés), afin de se concentrer sur l'extraordinaire récitant des *Simple Contes des collines* (éditions Stock, 1888).



Recteur d'académie, professeur à la Sorbonne et avocat auprès de la Cour internationale de justice de La Haye, l'auteur énumère des faits, analyse des événements, en décrit parfois les coulisses, en biographe hors de pair (il a publié des biographies de Metternich et de Mirabeau). Il ne manque pas une période, pas un voyage, il ne néglige aucune intervention de grands témoins, pas un détail intime parfois, il prend la distance nécessaire pour restituer la carrière de cet homme d'exception qui fut le premier britannique à recevoir le prix Nobel de littérature en 1907.

### **Le collégien apprend le français avec Jules Verne...**

Parce que ses parents ont quitté l'Angleterre pour l'Inde le jour de leur mariage, le 18 mars 1865, Joseph Rudyard Kipling naît à Bombay huit mois après, le 30 décembre. Pourquoi « Rudyard » ? Parce que ses parents se vouèrent l'un à l'autre sur la rive du lac de Rudyard, un village du Staffordshire. Fille d'un pasteur méthodiste, Alice Macdonald, sa mère, est issue d'une famille écossaise et galloise, qui a fait un détour par l'Ulster (Irlande du Nord) ; le père, John Lockwood Kipling, sculpteur de son état, également fils de pasteur méthodiste, plonge ses racines dans une population de fermiers et d'artisans du Yorkshire (où un hameau porte le nom de Kipling) au nombre desquels des horlogers et des fondeurs de cloches... En avril 1871, la famille (augmentée d'Alice dite *Trix*, née le 11 juin 1868, à Londres) rentre en Angleterre afin de préparer la

scolarité des deux enfants. Ruddy est inscrit à Hope House, une école primaire privée de Southsea. Ils sont laissés en pension dans cette localité du comté d'Hampshire proche de Portsmouth, chez Madame Holloway et son mari, ancien capitaine de la marine marchande. En 1878, il est admis au collège de Westward Ho, à Bideford Bay, dans le Devon. Élève brillant, il y *a acquis*, prétend Charles Zorgbibe, *une évidente maturité qui le distingue de ses camarades collégiens : c'est l'homme de lettres qui "sort" de Westward Ho*. En témoignent des nouvelles réunies postérieurement dans différents recueils, depuis « *Stalky et compagnie* » (Mercure de France, 1899) jusqu'à « *Regulus* » (1908). Outre Charles Dickens (1812-1870) dont il relit à sa sœur le manuscrit du roman « *Olivier Twist* » (1837-1838) et Robert Browning (1812-1889) dont il aime à déclamer la poésie romantique, il se passionne pour les voyages extraordinaires de Jules Verne qu'il lit dans la langue de l'auteur. L'émerveillement suscité par la découverte en 1878 de la France et de sa capitale explique son inclination pour la langue de Molière. Il accompagne cet été-là à Paris son père, nommé consultant auprès de la section indienne de l'Exposition universelle de Paris pour laquelle a été édifié le palais du Trocadero.

Les décennies suivantes, Frederick Smith (Lord Birkenhead) et Robert Escarpit, ses biographes, ainsi que l'essayiste George Orwell et les académiciens Marcel Brion et André Maurois, rapporteront qu'il aime à se documenter sur les littératures étrangères et plus spécialement le corpus français. Colette, Alexandre Dumas, Gustave Flaubert, Anatole France et la romancière Gyp, alias Sibylle Gabrielle Riqueti de Mirabeau, comptent parmi les littérateurs français les plus lus dans le temps de ses humanités et jusqu'aux dernières années de sa vie.

### **Franc-maçon et grand voyageur**

Ses études achevées, il revient en Inde en 1882 où il retrouve ses parents à Lahore, capitale du Pendjab (aujourd'hui au Pakistan). Son père dirige l'école Mayo des beaux-arts et le musée de la ville. Le 1<sup>er</sup> novembre de la même année, il prend les fonctions de rédacteur en chef adjoint à *La Gazette civile et militaire*. D'autres organes de presse sollicitent sa collaboration. Le journalisme vient compléter sa formation politique et perfectionner sa démarche littéraire. Instantanés de la société anglo-indienne, billets d'humeur humoristiques ou corrosifs, portraits implacables (textes réunis dans plusieurs ouvrages dont « *D'une mer à l'autre, lettres de voyage* », Payot, 1899), les écrits journalistiques prolongent en quelque sorte les chroniques du cycle de Westward Ho et la geste poétique (dont « *Les Sept Mers* », Stock, 1896) : ils annoncent le grand prosateur de « *Kim* » (Mercure de France, 1901) et des deux « *Livre de la jungle* » (Mercure de France, 1894-1895).



Le lundi 5 avril 1886, le journaliste entre dans la franc-maçonnerie, initié au sein de la loge « Espérance et persévérance » de Lahore. Plus tard, en Afrique du Sud, où il se lie d'amitié avec le financier et administrateur colonial Cécil Rhodes (1853-1902), il organisera des réunions maçonniques avec l'officier médecin Arthur Conan Doyle (le père de Sherlock Holmes).

Une escapade aux États-Unis en 1889, à la faveur de laquelle il acquiert sa première machine à écrire, lui permet de rencontrer, dans le Vermont, l'écrivain Mark Twain (1835-1910) qu'il vénère à l'égal du romancier écossais Robert Louis Stevenson (1850-1894) qui porte à son cadet une amitié bienveillante. Grand voyageur bénéficiant des conseils très éclairés de Thomas Cook, l'inventeur du voyage organisé, il parcourt le monde avec Carrie Balestier qu'il a épousée le 18 janvier 1892 et qui lui donnera un fils, John, tué sur le front de la Somme en 1915, à l'âge de 18 ans, et deux filles, Joséphine et Elsie, nées en 1892 et 1899.



### **L'Inde, le royaume du prince Ruddy**

Lorsqu'il retourne à Bombay, en octobre 1882, « *il retrouve, comme par automatisme, les mots et les phrases du dialecte local*, souligne Charles Zorgbibe. *Il redécouvre les parfums du soir et la vue des hibiscus (...)* Il se sent comme "un prince rentrant dans son royaume" ».

Quasiment toute son œuvre est une célébration de l'Inde qu'il anime d'une puissance visionnaire exceptionnelle qui transfigure les lieux, les mystères, la beauté du pays-continent des maharadjahs et des intouchables, des dresseurs de serpents et des palais merveilleux. De la reine Victoria au roi George V, l'*Empire des Indes* est devenu *la plus grande colonie de la première puissance mondiale, qui rassemble l'Inde, le Pakistan, le Bangladesh, le Sri Lanka et une partie de la Birmanie d'aujourd'hui, et empiète, selon les années, sur l'Afghanistan et les États himalayens.*

Mowgli, l'enfant sauvage élevé par des loups (*Le Livre de la jungle*) ; Kim, l'orphelin irlandais récupéré par le contre-espionnage britannique (*Kim*) ; Harvey Cheyne, jeune bourgeois prétentieux, livré à l'apprentissage de la mer à bord d'une goélette de pêcheurs anglais (*Capitaines Courageux*) : fables animalières et romans d'aventures délivrent chaque fois une leçon morale, mais ils n'échappent pas, loin s'en faut, la dimension géopolitique de l'époque, prétexte à de cinglantes réserves à l'endroit de la fêrule anglaise, familièrement appelée le « Raj », un mot ourdou signifiant *la souveraineté, l'autorité, le règne.*

### **Sa mort a été annoncée deux fois...**

Le 12 novembre 1907, dans sa propriété de Bateman's, à Burwash, au sud de Londres, il apprend que le prix Nobel de littérature vient de lui être attribué. Il est reçu par l'Académie de Suède le 10 décembre suivant alors que la ville de



Stockholm vit dans l'attente des funérailles du roi Oscar II de Suède décédé deux jours plus tôt. À l'époque, nombre d'écrivains lui prodiguent les plus vifs éloges : l'Anglais Thomas S. Eliot lui décerne le titre de « premier citoyen de l'Inde » et l'Indien Nirad C. Chaudhuri considère que *Kim* est « le plus beau roman indien écrit en anglais ». Indien né aux Caraïbes, Vidiadhar S. Naipaul soutient qu'avec « *Kim* » *on n'a jamais rien écrit de mieux sur les Indiens*. Henry James, son ami le plus fidèle, le tient pour *l'homme de génie le plus complet*. Si George Orwell le qualifie de « prophète de l'impérialisme », il n'en loue pas moins son œuvre poétique (dont « *La Loge Mère* », 1894, et « *Si* », 1910, connu pour sa célèbre chute : *Tu seras un homme, mon fils*) dont il est un connaisseur intime.

Rudyard Kipling meurt le 18 janvier 1936 d'une péritonite provoquée par un ulcère à l'estomac. « *Deux jours plus tard, indique Charles Zorgbibe, son royal ami, George V, qui était né la même année que lui, meurt à son tour - et les journaux ne savent plus comment mettre en pages, simultanément, les deux informations...* ». Quelques semaines auparavant, le rédacteur en chef d'un magazine qui avait annoncé de façon prématurée sa disparition reçut du gamin moqueur et affronté de soixante et onze printemps le billet suivant : « *Je viens de lire que j'étais décédé. N'oubliez pas de me rayer de la liste des abonnés* ».

## Bibliographie

- *Kipling*, par Charles Zorgbibe, éditions de Fallois, 496 pages, 2010
- *Capitaines courageux*, par R. Kipling, Gallimard/Folio, 256 pages, 1973
- *Le Livre de la jungle*, par R. Kipling, Gallimard/Folio, 224 pages, 1972
- *Puck, lutin de la colline*, par R. Kipling, éditions Hartmann, 1906
- *La lumière qui s'éteint*, par R. Kipling, Albin Michel, 1891
- *L'homme qui voulut être roi*, par R. Kipling, nouvelle issue du recueil *Le Rickshaw fantôme*, Mercure de France, 1888.

## Varia : les réserves de la biodiversité

« Les **réserves intégrales** font partie de notre patrimoine culturel. Elles ont un rôle écologique de conservation, pour les éléments tributaires de forêts non exploitées : une analyse rigoureuse de 51 études (Paillet & Bergès, 2010) montre que si certains groupes sont favorisés par l'exploitation forestière (principalement les plantes à fleurs), d'autres groupes beaucoup plus propres à la forêt voient leur diversité locale diminuer lorsque la forêt est exploitée (mousses, lichens, insectes saproxyliques et dans une moindre mesure champignons). En tant que zones de référence, les réserves intégrales ont également



un rôle important pour la recherche scientifique

« Les neuf **parcs nationaux** de France participent à la conservation de la biodiversité. En zone centrale de parc national, les activités forestières peuvent être réglementées, tandis qu'en zone d'adhésion (périphérique), des mesures sont négociées sur la base d'une charte de développement durable.

« Certains **parcs naturels régionaux** proposent également des mesures contractuelles de préservation et de gestion sur la base d'une charte de parc négociée avec les diverses parties concernées. De même, les **réserves de biosphère** disposent d'un guide de gestion et comportent également une zone protégée par d'autres statuts.

« Les **plans de restauration d'espèces menacées** sont raisonnés à l'échelle de l'aire de répartition des espèces. Ces plans coordonnés par le ministère en charge de l'écologie, sont concertés à plusieurs échelles pour restaurer une population viable d'une espèce menacée et de son habitat. Il existe actuellement plus de 40 plans, dont certains pour des espèces forestières : ours, balbuzard, tétras-lyre, chauves-souris, sittelle corse, hamster commun, vison d'Europe, aigle de Bonelli, autour des palombes de Corse, faucon crécerellette, gypaète barbu, milan royal, vautour percnoptère, vautour moine. Le plan d'action "Forêts" de la Stratégie nationale pour la biodiversité prévoit l'instauration des plans "pin de Salzmann", "cigogne noire", "grand tétras".

« De manière plus ponctuelle, la présence d'une espèce protégée peut justifier l'instauration d'un site de gestion conservatoire de l'habitat de cette espèce, mais ce n'est pas systématique : cette option est à raisonner en fonction de l'aire de répartition de l'espèce et de son degré de vulnérabilité. Parmi les outils réglementaires possibles, les arrêtés préfectoraux de protection de biotope (APB) préservent les habitats d'espèces protégées. Au 1<sup>er</sup> janvier 2004, 68 arrêtés de protection de biotope (soit 13 % des APB) concernaient la forêt. »  
*Extrait de « Mieux intégrer la biodiversité dans la gestion forestière », de Marion Gosselin et Yoan Paillet, ingénieurs au Cemagref de Nogent-sur-Vernisson, éditions Quæ (collection Guide pratique), 160 pages, 2010.*

### **Carnet : Vanité ! Vanité ! tout n'est que vanité !**

Avec la distance, je saisis mieux la complexité sociétale de cénacles approchés des Baux-de-Provence à Saint-Rémy, leur vie intime, la promiscuité chamailleuse et bouffonne d'une communauté qui, avec ses rivalités et ses clans, sa population d'écorchés et de maudits, d'importuns et d'importants, ses camaraderies passionnelles, puis honnies, ressemble à une cour de récréation où s'ébattaient de vieux enfants susceptibles, vaniteux et jaloux.

### **Sarcastique Flaubert**

Impitoyable Gustave Flaubert lorsqu'il évoque la candidature (couronnée de succès, du reste, en 1878) d'Ernest Renan à l'Académie française : « *Quand on est quelqu'un, pourquoi vouloir être quelque chose ?* ».

## **Sans blague ?**

« Il existe chez les Belges des parades censées mettre en évidence dans des "blagues françaises" les défauts que l'on a coutume d'attribuer aux Français (et pas seulement en Belgique !) : l'omniscience, l'arrogance, le manque d'humour, la vanité. Sous-tendant ces "mises en boîte", on trouve la proposition selon laquelle l'expression "Français moyen" serait un pléonasme (tout comme l'est, pour les Belges francophones, l'expression "primitif flamand"). Pour en donner un autre exemple : « comment s'enrichir avec les Français : on achète un Français à son prix réel et on le revend au prix qu'il se donne ».

*Lu dans l'étude intitulée « Rire des autres, en bloc - le cas des blagues belges », par Claude Javeau, professeur émérite de sociologie à l'université libre de Bruxelles, extrait de la « Revue des Sciences sociales » publiée par la Faculté des sciences sociales de l'université de Strasbourg et le Laboratoire « Cultures et Sociétés en Europe » du CNRS et de l'université de Strasbourg, n° 43, 180 pages, 2010.*

*Jeudi 30 mai 2013*

### **Billet d'humeur**

#### **Lysanxia**

Troublante injonction d'une poignée d'éditeurs indépendants à la Cité du Livre d'Aix-en-Provence à la faveur d'un hommage rendu au poète René Char. « *Qui sommes-nous ?* ont-ils lancé à un petit cercle de lecteurs, de thésards et d'universitaires. *Des hommes aux abois, tiraillés entre créanciers, tribunaux, soutiens, recherches de subsides et antidépresseurs. Chaque minute de notre temps est précieuse et la moindre sonnerie de téléphone nous inquiète. Aidez-nous ou nous allons crever !* » L'exercice éditorial doit demeurer l'antidote au médiocre. Faute de quoi, les Belles Lettres dévaleront la pente mercantile et moutonnaire des bouquins de teinturiers, des livraisons à la chaîne et des romans de gare. Le poète de la Sorgue n'aurait pas manqué de soutenir ces découvreurs de textes rares. Aux plus désespérés d'entre eux, frappés par la déception et l'insomnie, il a d'ailleurs dédié une de ses plus belles pages, « Lysanxia », du beau nom d'une spécialité médicamenteuse destinée à écarter l'angoisse.

### **Lecture critique**

#### **Le serment de Camerone par-delà le mythe**

Fabuleux Camerone ! Quoi de plus extraordinaire que de ressentir chaque fois une angoisse nouvelle, de celles qui entretiennent une émotion à fleur de nerfs, excitante, contagieuse, dans une attente pleine de promesses ? En 1988, à la

faveur du 125<sup>e</sup> anniversaire du glorieux combat célébré en la cité mère de la Légion étrangère à Aubagne, j'avais découvert qu'on pouvait être ému aux larmes par la majesté d'un cérémonial pourtant inchangé. Ému par la *Marche consulaire* où les aigus éclatants des fifres percent l'airain des basses cavernesuses. Ému par la silhouette hiératique du légionnaire remontant la « voie sacrée » du quartier Viénot en portant cérémonieusement la main de bois du capitaine Danjou.

Blessé en Algérie, le capitaine Jean Danjou, adjudant-major originaire du sud-ouest de la France, possédait une main articulée. Commandant la 3<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> régiment étranger constituée de soixante trois sous-officiers et légionnaires encadrés par deux officiers, c'est lui qui résista héroïquement onze heures durant, le jeudi 30 avril 1863, dans une hacienda du hameau de Camarón, à une armée de deux mille cavaliers et fantassins mexicains. Déserté de ses habitants indiens, Camarón est proche du port de Vera Cruz, au Mexique, dans la région des Terres chaudes où pousse un arbre nommé camarón.

Dans un livre de la collection *L'histoire en batailles* des éditions Tallandier, André-Paul Comor, maître de conférences honoraire à l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence, brosse avec rigueur et minutie l'évolution de la formation militaire française créée par le roi Louis-Philippe en mars 1831 et stationnée originellement à Sidi-Bel-Abbès (Algérie) avant de prendre ses



quartiers, en 1962, en Provence, au pied du Garlaban. Il rétablit scrupuleusement l'historiographie du faits d'armes. Avec un luxe de documents d'archives et de notes en bas de page, « *Camerone 30 avril 1863* » rapporte les circonstances du combat qui symbolise à lui seul la campagne du Mexique (1861-1867). Il replace l'événement dans la perspective historique. Napoléon rêve d'établir en Amérique centrale, au bénéfice de Maximilien, fils de François-Joseph I<sup>er</sup>, un État catholique suffisamment puissant pour concurrencer les États-Unis et favoriser l'économie française. Il entend surtout se concilier les bonnes grâces de l'empereur d'Autriche afin de tenir en respect l'inquiétante Prusse de Bismarck. En fait, l'expédition du Mexique s'avère un des échecs les plus cuisants de la politique extérieure du Second Empire : les États-Unis exigent du gouvernement français le retrait de ses troupes (en février 1867) et Maximilien d'Autriche est fait prisonnier puis fusillé (en juin 1867) par les guérilleros de Benito Juárez, président de la République mexicaine.

Pourtant, la défaite de Camarón reste une victoire glorieuse et morale des soixante-six légionnaires qui prêtèrent le serment de se défendre jusqu'à la dernière cartouche. Le prestige de la Légion étrangère, et sans doute aussi sa pérennité, s'en sont trouvés considérablement renforcés. Concluant son propos, l'auteur rapproche les héros de Camarón des volontaires du Texas commandés par le lieutenant-colonel Travis et soutenus par le trappeur Davy Crockett qui

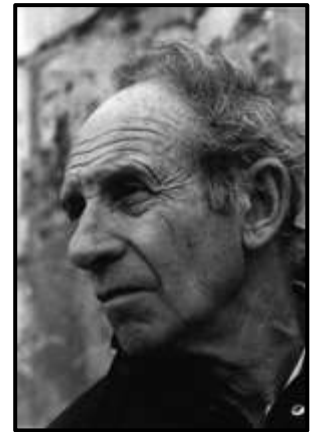
résistèrent aussi vaillamment à Fort Alamo en mars 1836 face aux soldats mexicains ; de la même façon, il évoque le courage de la garnison anglaise de Khartoum et son général Charles Gordon assiégés en janvier 1885 par la rébellion soudanaise du Mahdi Muhammad Ahmad. Désormais, devant les trois monuments qui rappellent le sacrifice suprême de ces guerriers valeureux, tous les soldats du monde présentent les armes.

- *Camerone - 30 avril 1863*, par André-Paul Comor, éditions Tallandier, 192 pages, 2012

## Portrait

### Jacques Sternberg ou le misanthrope moraliste

Comme il est réconfortant de voir un auteur prendre, à ce point, le parti de ses propres obsessions, les affirmer avec une telle constance, sans jamais chercher à les édulcorer, dans un style à la fois coruscant et subversif, admirable d'une lucidité glacée et d'une extravagance cocasse. Nouvelles, contes, romans, pièces de théâtre et pamphlets, les soixante-trois ouvrages de Jacques Nathan Sternberg (Anvers, mardi 17 avril 1923-Paris, mercredi 11 octobre 2006) appartiennent à la littérature de la démesure et de l'excès. Écrits de 1942 à 2002, ils balisent le parcours atypique d'un écrivain inclassable, surréaliste et baroque, qui peint en noir l'esprit de son temps avant d'en disloquer la réalité au moyen de l'absurde et du fantastique.



À l'en croire, la Néo-Zélandaise Katherine Mansfield lui aurait donné, à 16 ans, le goût d'écrire des nouvelles ; l'Américain Charles Addams lui aurait appris qu'en quelques traits et un seul feuillet un dessinateur pouvait raconter une nouvelle pleine d'horreur et d'humour concentrés bien plus fascinante qu'un roman de 300 pages ; quant à Marcel Aymé, Charles Baudelaire, Jean Giono et Georges Simenon, ils illustreraient la « littérature sauvage », la seule valable à ses yeux.

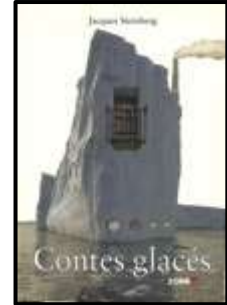


#### **Une destinée marquée par son ascendance juive**

Aux premiers pogroms et autres discriminations perpétrés en Russie et en Europe centrale, ses ascendants polonais fixés à Cracovie émigrent en Belgique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Cliveur de pierres précieuses, le grand-père Nathan Simon (né en 1867) décide de s'installer à Anvers où l'industrie du diamant, nourrie par les mines d'Afrique du Sud, concurrence les marchés dominants d'Amsterdam et de Londres. Dès l'adolescence, en

Belgique puis en France, la judéité de sa parentèle le confronte à l'horreur des camps et de la prison. Les persécutions antisémites et les rafles de ressortissants juifs marquent une destinée littéraire sous le sceau du dégoût et de l'absurdité, dégoût de la barbarie de ses contemporains, absurdité de la civilisation prétendument moderne.

En février 1945, il publie aux éditions de la Nouvelle Revue belge son premier livre, un recueil de onze nouvelles réalistes intitulé *Jamais je n'aurais cru cela !* Dans le même temps, il met un point final à son roman de guerre, *La Boîte à guenilles*, publié en novembre en Belgique, aux éditions du Sablon, sous le pseudonyme de Jacques Bert. « Une écriture elliptique et tranchante, analyse à cet égard son fils et biographe Lionel Marek, des images noires qui évoquent à la fois les dessins de Goya et ceux des expressionnistes allemands ».

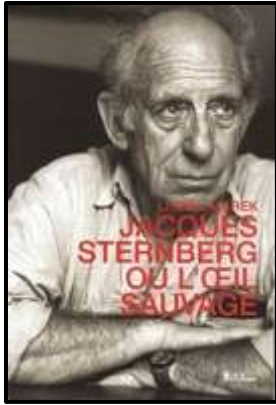


Auteur de science-fiction (SF) dès 1953 (*La Géométrie dans l'impossible*, éditions Arcanes 1953, *La sortie est au fond de l'espace*, Denoël 1956, *Toi ma nuit*, Le Terrain vague 1965), il en devient l'un des théoriciens en 1957 en publiant au Terrain vague, chez son ami Éric Losfeld, *Une succursale du fantastique nommée science-fiction*. Il va jusqu'à lancer, en 1955, *Le Petit Silence illustré*, un fanzine où il met en page les textes de SF de ses pairs, tels Pierre Bettencourt, Philippe Curval, Alain Dorémieux, Gérard Klein et Thomas Owen. En 1963, Louis Pauwels, ordonnateur de l'encyclopédie Planète, le nomme directeur littéraire d'une nouvelle collection dévolue aux anthologies ; il y joue un rôle éminent dans l'édition des *Chefs-d'œuvre de l'épouvante, de la science-fiction, de l'érotisme, du crime, du dessin d'humour, du rire, du kitsch, du fantastique, de la bande dessinée*, entre autres classiques du genre.

### « Une splendide conjonction d'un pamphlétaire et d'un sage »

La plupart du temps, la veine fantastique et l'humour noir constellent ses textes à seule fin de dire et de redire la détestation de son époque, de la société de consommation, de l'automobile, de la télévision, et cætera. La brièveté de ses nouvelles, la justesse de ses aphorismes, l'acidité de ses articles de presse (chroniques au *Matin* d'Anvers, à *France Soir* et au *Magazine littéraire*) révèlent un styliste particulièrement doué et un satiriste infatigable que Bernard Pivot invite plusieurs fois sur le plateau d'Antenne 2 à son émission *Apostrophes*.

Son compatriote Louis Scutenaire compte parmi ses lecteurs les plus assidus. « "*Agathe et Béatrice*" m'a donné du plaisir, revigoré, instruit, amusé, interloqué, lui écrit le poète et écrivain du Hainaut en 1979. *Comment diable ce bon Albin Michel a-t-il eu l'audace de vous publier ?* ». Emil Cioran lui voue une égale admiration. Après lecture du "*Dictionnaire des idées revues*" (Denoël 1985, illustrations de Roland Topor), le philosophe roumain le complimente en ces termes : « *Voilà enfin un véritable dictionnaire, un testament quotidien, un*



*règlement de comptes où l'ironie adoucit le ressentiment et le dégoût. Une splendide conjonction d'un pamphlétaire et d'un sage !* ». Anversois d'origine arménienne, Alexandre Lous alias Jean-Baptiste Baronian préface en 2008 la réédition du roman *Le Délit* (Plon 1954, La Dernière Goutte 2008) dont il assure qu'il « contient et condense tout Sternberg ». Une égale pertinence caractérise le jugement du critique Guy Darol (*Le Magazine littéraire*) à propos des *Pensées* (Le Cherche Midi 1986) : « *Ses pensées ne sont pas dosées au vitriol, elles ont la teneur d'un jus pressé par la lucidité, cette maladie sournoise qui frappe l'individu, irrémédiablement, dès lors qu'il est en âge de comprendre que son séjour sur terre aura une fin.* » Curieusement, ce livre-là est préfacé par l'homme d'affaires Bernard Tapie. Il est vrai que la passion de la navigation réunit les deux hommes...

### **L'œil sauvage ou l'exercice de la lucidité**

Invoquée par Guy Darol, la lucidité incarne selon lui la qualité suprême de l'écrivain, une notion qu'il choisit d'appeler « l'œil sauvage ». Propos autobiographique, « *Mémoires provisoires ou Comment rater tout ce que l'on réussit* » (Retz 1977) prolonge cette singulière définition d'une véritable profession de foi. « *L'œil sauvage (...), explique-t-il, c'est un œil qui peut se jeter dans la prunelle un spectacle que tout le monde trouvera banal, acceptable, et que lui seul refusera, trouvera absurde, dérisoire, inutile ou révoltant. Un œil qui capte inlassablement la démence ou la bêtise sous-jacente, sans cesse à l'affût, jamais dupe, jamais anesthésié, jamais enfermé derrière des lunettes euphoriques. (...) Comme ce regard me donne le sens de la dérision et du saugrenu, j'en aurai tiré un certain profit sur le plan de la littérature et beaucoup d'inconvénients dans la vie de tous les jours* ».

Hommage filial et tendre, « *Jacques Sternberg ou l'œil sauvage* » impose les qualités d'une biographie lucide qui ne cède jamais à l'hagiographie et offre au lecteur les clés de compréhension de l'œuvre d'un des plus authentiques moralistes du XX<sup>e</sup> siècle.

*Jacques Nathan Sternberg © Photo X droits réservés*

### **Bibliographie**

- *Jacques Sternberg ou l'œil sauvage*, par Lionel Marek, éditions L'Âge d'Homme, 368 pages, 2013
- *Ailleurs et sur Terre*, par J. Sternberg, contes de science-fiction, éd. Mijade, 288 pages, 2011
- *Contes glacés*, par J. Sternberg, Mijade, 192 pages, 2008

- *Profession : mortel*, fragments d'autobiographie, par J. Sternberg, Les Belles Lettres, 350 pages, 2001
- *Le Navigateur*, par J. Sternberg, Albin Michel, 249 pages, 1977.

### Varia : les ponts du diable



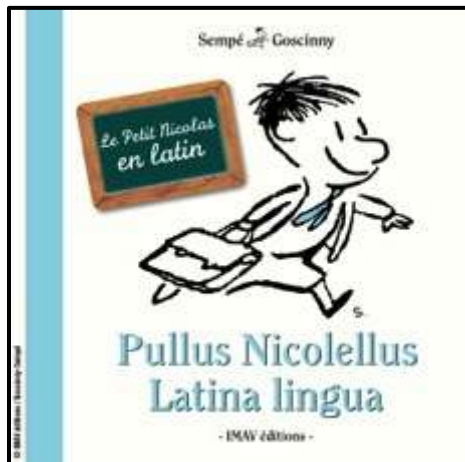
Le ministère de la Culture a inventorié, sur sa base documentaire Mérimée, plus de 500 ouvrages d'art en France dont le Pont du Gard, inscrit en 1985 sur la Liste du patrimoine mondial de l'Unesco, le pont d'Avignon, l'un des plus célèbres de France, et une vingtaine de ponts du diable...

« Il s'agit plus généralement de ponts en arc, bâtis en pierre, datant du Moyen Âge (certains sont plus tardifs voire modernes) et représentant une prouesse technique en terme de construction tant le franchissement effectué est vertigineux. Ces ponts sont en effet établis bien souvent

en des lieux escarpés, et parfois en milieu maritime. La France compte environ une vingtaine de **ponts du diable** parmi lesquels figurent des ouvrages d'art des plus remarquables. On les retrouve, entre autres, en Bretagne, dans les régions montagneuses ou du sud de la France.

« Les légendes associées aux ponts du diable présentent une trame d'histoire récurrente, celle d'un homme (ou de villageois) pactisant avec le diable afin que celui-ci construise un pont humainement impossible à réaliser. Qu'ils soient architecte, maçon, homme d'église ou paysan, les hommes souhaitent vivement obtenir le franchissement d'une rivière encaissée pour éviter de longs détours fastidieux. Comme le diable entend tout, y compris les plaintes des hommes sur leurs situations, il apparaît toujours - sous différentes formes - au bon moment pour proposer son marché. Cet instant est toujours illustré par un dialogue. Le diable accepte alors de construire l'ouvrage en une seule nuit mais exige en retour la première âme qui le traversera. Si le diable honore toujours sa partie du contrat, il se retrouve, au petit matin, trompé par les hommes qui font traverser le pont en premier à un animal (âne, chat, chien...). Bien obligé d'accepter cette âme, le diable, furieux, se jette dans les gorges depuis le pont. Il lui arrive aussi de lâcher la dernière pierre de construction (toujours manquante de nos jours) et disparaît, jurant qu'on ne l'y reprendrait plus. Dans d'autres versions, il se venge en démontant les pierres une à une. Parfois, l'histoire varie pour une même légende locale. Enfin, il arrive que le constructeur du pont et le diable soient présentés comme des adversaires ; le pont est alors bâti contre de puissants éléments. » *Extrait de « Sur les pas du diable », de Sébastien Abot, Chargé de mise en valeur du patrimoine, dans la revue « Archéothéma - Histoire et archéologie » (n° 26, 100 pages, janvier-février 2013), présentant un dossier sur le thème « Les ponts en France de l'Antiquité à nos jours ».*





### **Carnet : le Petit Nicolas en latin**

Incroyable ! Le Petit Nicolas en langue latine est en rupture de stock ! Sorti en novembre dernier, *Pullus Nicoellus latina lingua* a presque atteint les 10 000 exemplaires chez IMAV éditions. Les aventures du petit écolier de René Goscinny et Jean-Jacques Sempé ont été traduites en latin par Elizabeth Antébi (fondatrice du Festival européen latin et grec de Lyon dont la 8<sup>e</sup> édition s'est déroulée en mars 2013). Plus grecque que latine, la sentence préférée du Petit Nicolas « C'est chouette ! »

traduite par *Glaucops est* nous rappelle qu'il y avait une mode du grec chez les Romains comme de l'anglais aujourd'hui chez nous. Rien d'étonnant aussi à ce que l'on trouvât dans l'ouvrage un inattendu « Ok ». « *L'expression n'a rien d'américain au départ, professent nos deux traductrices. Elle signifie Ola Kala ("tout est beau"), et s'est répandue en Amérique colportée par les dockers grecs du port de New York.* » Depuis la toute première histoire imaginée par Sempé en 1959, le Petit Nicolas a été traduit en une trentaine de langues. La langue allemande le nomme « *der kleine Nick* », en turc c'est « *Pitircik* », en espagnol il s'appelle « *el pequeño Nicolás* ».

**Samedi 15 juin 2013**

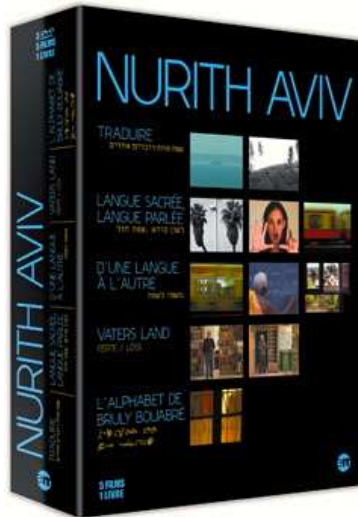
### **Billet d'humeur**

#### **Sauve-qui-peut !**

Où sont donc les sages d'antan ? Où sont-ils passés, ceux qui avaient l'œil grave et la vertu constante ? Qui nous dira, une fois encore, ce que nous devons faire face à la dégradation de notre environnement ? Hier, les organismes d'observation de la qualité de l'air que nous respirons ont alerté les pouvoirs publics et les organismes de presse d'un dépassement préoccupant de l'ozone, hier après-midi, à 15 heures, dans le ciel de Vitrolles, Sausset-les-Pins et Miramas-le-Vieux. Liée aux conditions météorologiques et aux rejets de polluants, cette énième alerte incite à réagir afin de freiner l'asphyxie. En économisant l'usage de son automobile, certes, mais plus sûrement en limitant les émissions industrielles d'oxydes d'azotes et autres composés organiques. « *L'écart entre les deux causes est aussi juste que de faire concourir une Ferrari avec un homme à pied* », s'exclamait René Dumont, l'un de nos premiers écologistes.

## Lecture critique

### Nurith Aviv : lorsque le documentaire relève de l'essai



Les films que donne à voir, depuis 1989, Nurith Aviv (née à Tel Aviv en 1945) entremêlent l'histoire, la géographie, la politique, la religion, la poésie, le journal intime, le documentaire proprement dit et le cinéma expérimental. L'ensemble forme une œuvre qui relève de l'essai, au sens noble du terme, et qui ne cesse à ce titre de confronter la diversité, l'altérité et la complexité du monde à la subjectivité d'un regard. Parallèlement, la documentariste installée en France depuis 1965 mène de front une réflexion aigüe sur la perception de la réalité et sur ses modes de représentation. Peu de cinéastes savent comme elle concilier la proximité avec leur sujet (caméra portée, légèreté du tournage, gros plans) et la mise à distance destinée à casser l'illusion cinématographique (décadrages, séquences filmées d'un train, commentaires critiques). Aussi a-t-elle été sollicitée pour la qualité de son « image » par de grands praticiens, tels René Allio, Jacques Doillon, Amos Gitai et Agnès Varda. Sa trilogie autour de l'hébreu que les éditions Montparnasse ont éditée en 2011 réunit en fait cinq films réalisés de 2002 à 2011. Des intellectuels de tous horizons confient à la réalisatrice, les uns la relation qu'ils entretiennent entre la langue de leur enfance et l'hébreu, les autres l'expérience de traduction/interprétation à laquelle ils se livrent d'un idiome à la langue hébraïque ou vice-versa.

La recollection des témoignages si bigarrés et leur mise en scène originale composent un bel exercice de la mémoire et de la pensée. La double expression images-interviews capte et bouleverse le spectateur qui retiendra plus durablement selon sa sensibilité tel ou tel des interlocuteurs de Nurith Aviv. À la faveur *D'une langue à l'autre*, Meïr Wieseltier dit avoir retrouvé dans ses propres poèmes en hébreu les rythmes de Pouchkine et de Lermontov qu'il apprenait enfant. Sa consœur Agi Mishol (née en Hongrie en 1946) considère que si « *le hongrois est comme le lait maternel* », l'hébreu est sa véritable patrie. « *Chez moi, je parle le russe, je pense en russe, je rêve en russe*, confie l'actrice Evgenya Dodina. *Une fois, j'ai rêvé en hébreu* ». Dans *Langue sacrée, langue parlée*, l'écrivaine Michal Govrin, fille d'une rescapée de la Shoah, assure avoir recouvré la foi de ses ascendants en calquant ses écrits sur les enseignements du Talmud de Jérusalem. C'est en opposition à l'hébreu que le cinéaste Roy Greenwald s'est pris d'amour pour le yiddish de la diaspora, « *parlé par deux tiers du peuple juif à la veille de la Seconde Guerre mondiale* ». Dans la troisième partie de la trilogie, *Traduire*, le poète médiéval Salomon Ibn Gabirol,

penseur de double philosophie, juive et arabe, suscite l'enthousiasme d'Angel Saenz-Badillos (Boston), lequel traducteur (de l'hébreu en espagnol) explique que « *Traduire un poète médiéval signifie entamer un dialogue avec ce poète, arriver à se mettre en lui* ». Rosie Pinhas-Delpuech (Paris), quant à elle, juge fondamentale l'expérience de la traduction d'un roman polyphonique de l'Israélien Yaacov Shabtaï, « *Pour inventaire* », qui l'amène à opposer la précarité du « *rocailleux désertique de l'hébreu* » à la sédentarité foisonnante du « *discours des mots du français* ».

La trilogie représente près de quatre heures de pellicule à visionner, une véritable somme qui exalte les vertus cardinales du documentaire dans ce qu'il donne à voir, à écouter, mais surtout à penser.

- **Trilogie de Nurith Aviv autour de la langue, 3 DVD, 5 films, 1 livre, aux éditions Montparnasse :**
- *D'une langue à l'autre*, 55 minutes, 2004 (Swan Productions, ZDF/Arte, Transfax Films, Noga-Channel 8 et Dérives)
- *Vaters Land/Perte*, 30 mn, 2002 (Thomas Geyer Film produktion et ZDF/Arte). En complément, *L'Alphabet de Bruly Bouabré*, 17 mn, et *Lauréat du Prix Édouard Glissant 2009*, 9 mn
- *Langue sacrée, langue parlée*, 73 mn, 2008 (Les Films d'ici et Velvet Production). En complément, intervention d'Hélène Cixous lors d'une conférence au Jeu de Paume à l'occasion d'une rétrospective des films de Nurith Aviv, 40 mn, 2008
- *Traduire*, 70 mn, 2011 (Les Films d'ici, Laila Films, KTO)
- *Une langue, et l'autre*, textes des films précédents, éditions Montparnasse et Carnets Nord, 128 pages, 2011.

## Portrait

### **Trenet, le prince Charles de la chanson française**

Le vendredi 25 mars 1938, Charles Trenet chante sur la scène de l'ABC, à Paris, en lever de rideau d'un récital de Lys Gauty (créatrice du *Chaland qui passe* et de *À Paris dans chaque faubourg*). Le contrat prévoit une prestation de trois chansons : il en interprète neuf à l'incitation d'un public conquis et déchaîné qui réclame à cor et à cri *le fou ! le fou ! le fou !* en guise de rappels. La modernité



de *Je chante* et de *Fleur bleue*, l'écriture de *Boum* et de *La Polka du roi*, la malice de *Tout est au duc*, la fraîcheur de *J'ai ta main* et *Y'a d'la joie* consacrent ce soir-là la poésie surréaliste et légère d'un artiste d'exception qui a su assembler ses mots sur la portée du swing américain, du fox-trot et de la valse-musette mêlés des tarentelles et sardanes de son pays natal. Tout aussi allègrement, il fait swinguer la syntaxe, mariant l'allitération à la césure, la syncope à l'onomatopée, la banalité du quotidien au conte fantastique, la poésie à la mélodie. En un soir, le chanteur inconnu démode plusieurs générations de vedettes et ravive de fantaisie la chanson française.

### « Ne publiez pas vos poèmes, chantez-les », l'exhorte Max Jacob

Né le dimanche 18 mai 1913, à Narbonne, il passe ses jeunes années, avec son frère Antoine, de trois ans son aîné, entre une gare, la gendarmerie, une tonnellerie et l'école Beauséjour, évoquées si tendrement dans « *Fidèle* » (1971), un de ses plus beaux millésimes. Violoniste à ses heures, Lucien, son père, possède une étude de notaire qu'il aimerait céder à son fils. Sa mère, Marie-Louise Caussat, a épousé en secondes noces Benno Vigny, réalisateur de cinéma (il est le scénariste du *Morocco* de Josef von Sternberg, avec Gary Cooper coiffé du képi blanc du légionnaire). Sa famille a décidé qu'il serait architecte. Exclu du lycée de Perpignan pour indiscipline, il séjourne près d'une année (en 1928) chez sa mère à Berlin où il découvre le jazz et George Gershwin, Fritz Lang et l'amour des garçons. De retour en France, il choisit de « monter » à Paris pour étudier le dessin et l'architecture à l'École des arts décoratifs. Mais cette inclination ne fait pas long feu. Désormais, il veut dessiner et peindre : il va jusqu'à concevoir les affiches de ses récitals. Engagé comme assistant de metteur en scène par Jacques de Baroncelli aux studios de Joinville, il s'en remet aux antiques sollicitations de son ami d'enfance et mentor Albert Bausil, écrivain et poète catalan, d'intégrer la fabuleuse planète du septième art. À Paris, il rencontre Antonin Artaud, alors acteur d'Abel Gance, et il côtoie Samuel Beckett, Salvador Dali, André Derain, James Joyce, Henry Miller, Pablo Picasso et Maurice Utrillo. Il passe ses soirées à *la Coupole* ou au *Bœuf sur le toit*, en compagnie des poètes Jean Cocteau et Max Jacob qui deviendront ses amis et les plus efficaces de ses propagandistes. Max Jacob qui lit avec sollicitude ses poèmes l'exhorte en ces termes : « *Ne publiez pas vos poèmes, chantez-les !* ».

### Les débuts à Paris avec Johnny Hess

En fait, « Le fou chantant » est une invention d'Edmond Bory, directeur du Grand Hôtel de Marseille, sur la Canebière, dans les sous-sols duquel est aménagé un cabaret, le Tyrol, où se produit, à la fin de 1936, le soldat de deuxième classe Trenet. Appelé sous les drapeaux, il est affecté à la maintenance de l'école des pilotes d'Istres, en Provence, avant de terminer son service militaire en Île-de-France, sur la base aérienne de Villacoublay. Le crâne

rasé et affublé d'un monocle, le bidasse déconcerte et passionne son auditoire par des mélodies aux mots simples et inspirées par le jazz de son « totem vivant » en matière de composition musicale, l'Américain George Gershwin. Les observateurs attentifs l'auront déjà remarqué, dès 1934 (il a vingt-et-un ans), au côté d'un jeune pianiste suisse, John Hess. Au Palace, rue du Faubourg-Montmartre où les duettistes passent une audition, Mistinguett, littéralement sous le charme, les fait engager par Henri Varna, le maître des lieux. À l'affiche d'autres enseignes les mois suivants, cabarets et music-halls dont le Fiacre, le Lido, Bobino et Les Deux Ânes, Charles et Johnny signent un contrat avec la firme Pathé et enregistrent seize titres, des chansons d'hier, sentimentales et réalistes, qu'ils revisitent en les parodiant, leurs propres compositions aussi et des ritournelles écrites par Albert Bausil et Jean Sablon. L'appel sous les drapeaux en octobre 1936 met un terme à l'aventure novatrice du duo.

### La fabrication du personnage

Peu de temps après le fameux gala parisien de l'ABC, en mars 1938, il enregistre son premier 78-tours en solo chez Columbia, avec deux titres, *Fleur bleue* et *Je chante* dont la musique a été écrite par Paul Misraki, compositeur et pianiste de Ray Ventura. Les deux chansons sont l'œuvre du militaire aux arrêts (*Fleur Bleue*) et en corvée de balayage (*Je chante*)...

Les années parisiennes sont déterminantes pour la popularité du chanteur et la fabrication du personnage de music-hall. L'artiste s'est inventé une image selon le modèle d'un Mercure, portant casque relevé et petites ailes aux pieds, qui orne la façade de l'hôtel de Noailles, sur la Canebière, à Marseille. Feutre mou rabattu en arrière comme une auréole afin d'allonger un visage trop rond, œillet rouge ou blanc à la boutonnière gauche, complet bleu marine et sourire éclatant : l'image désormais rituelle se répètera durant près de soixante-cinq années sur toutes les grandes scènes de la planète.



### De grands millésimes parmi un millier de mélodies

Au nombre du millier de titres déposés à la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique (Sacem), des œuvres immortelles, telles « *Le Petit Pensionnaire* » (1935), « *Vous oubliez votre cheval* » (1936), « *Je chante* » et « *Y'a d'la joie* » (1937), « *Boum !* » (1938), « *Le Soleil et la Lune* » (1939), « *La Romance de Paris* » (1941), « *Que reste-t-il de nos amours ?* » (1942), « *Douce France* » (1943), « *La Mer* » (1945), « *Mes jeunes années* » (1950), « *L'Âme des poètes* » (1951), « *Nationale 7* » et « *À la porte du garage* » (1955) et « *Le Jardin extraordinaire* » (1957). Les anecdotes abondent de ces ritournelles nées en cinq minutes, écrites sur un coin de zinc ou répétées dans un train : ce fut le

cas pour « *La Mer* », dictée en 1943, entre Sète et Montpellier, à son ami le chef d'orchestre Albert Lasry, qui a noté la mélodie sur un rouleau de papier hygiénique ! « *La Mer* » a été enregistrée plus de 4300 fois, en une trentaine de langues, et jouée entre deux cents et six cents fois chaque jour sur la Terre. Frank Sinatra, Barbara Streisand et George Benson l'ont inscrite à leur répertoire (*Beyond the Sea*). Et à la mort du poète, le lundi 19 février 2001, à l'hôpital Henri-Mondor de Créteil, le titre, immortel, avait généré le plus de droits d'auteurs, ex-aequo avec le « *Boléro* » de Maurice Ravel ! Lui ne l'a pas été, immortel. En dépit du soutien de Jean Cocteau, Joseph Kessel et Félicien Marceau à sa candidature, en 1983, à l'Académie française, les hommes en vert lui ont préféré l'écrivain et homme politique sénégalais Léopold Sédar Senghor. Qu'importe, après tout ! Le Trenet de 1938 n'a pas mis vingt ans à occuper une place que le même Cocteau entrevoyait ainsi : « *En l'an 2000, Charles Trenet sera le Victor Hugo des écoles communales. Les instituteurs verseront ses poèmes, comme un lait récréatif, dans la tête des élèves du cours moyen : au titre de récitation et au titre de leçon de musique* ». Les poètes et chanteurs d'aujourd'hui savent-ils ce qu'ils doivent à la chanson de Trenet ? Si l'on excepte sa prestigieuse fratrie, Charles Aznavour, Georges Brassens, Jacques Brel, Léo Ferré, Serge Gainsbourg, Jacques Higelin, Serge Reggiani et Henri Salvador, nombre d'entre eux ont reconnu leur dette mais longtemps, longtemps après que le poète a disparu.

*Charles Trenet* © Photo X droits réservés

### **Biblio-discographie**

- *Monsieur Trenet*, par Richard Cannavo, Plon, 668 pages, 2001
- *Le Grand Charles*, portrait discographique de Charles Trenet, par Stéphane Hoffmann, Albin Michel, 224 pages, 1998
- *La Folle Jeunesse de Charles Trenet*, par Bernard Revel, Mare Nostrum, 142 pages, 2003
- *Charles Trenet*, par Stéphane Ollivier, illustré par Lucie Durbiano et raconté par Olivier Chauvel, Gallimard Jeunesse (Découverte des musiciens), livre de 24 pages et un disque compact, 2013
- *Un noir éblouissant*, de Charles Trenet, Grasset, 253 pages, 1965.

### **Varia : du portrait de Jules César découvert dans le Rhône à Arles**

« Le buste découvert en 2007 dans le Rhône est d'une qualité technique et stylistique remarquable, sa conservation est excellente. Selon son découvreur Luc Long, il représenterait Jules César et aurait été exécuté de son vivant. Il constituerait ainsi ce que les historiens de l'art appellent un *unicum*, soit un cas d'iconographie unique et sans répliques (du moins en l'état des connaissances



actuelles). Son excavation à Arles est logique, la colonie romaine d'Arles ayant été fondée par César lui-même en 46 avant J.-C. En outre, le buste a été trouvé non loin de la rive droite du fleuve où se trouvait, durant l'Antiquité, un quartier pourvu de nombreux monuments officiels.

« Stratège militaire talentueux, consul et dictateur de Rome, conquérant des Gaules, César est le fondateur symbolique de la monarchie impériale à Rome. De 46 à son assassinat en 44 avant J.-C., il a une mainmise quasi totale sur le Sénat, les assemblées populaires, les magistratures. Il est divinisé en 42 avant J.-C. Son petit-

fil, l'empereur Auguste, se réclame de lui et diffuse son image en tant que fondateur dynastique.

« En règle générale, pour identifier un personnage représenté en buste, les spécialistes du portrait romain usent d'une méthode comparative à partir de monnaies ou de bustes précédemment découverts. Or, les premières représentations connues de César sont celles de monnaies frappées quelques mois avant sa mort. Sa calvitie est prononcée, son visage émacié. C'est ainsi qu'il apparaît dans le "César de Turin", l'un des portraits les plus anciens dont on a la certitude qu'il représente le dictateur. Traversé par deux rides nasolabiales profondes, son visage se caractérise par des pommettes hautes et des joues creuses. Les yeux sont saillants, le cou long et ridé, la tête largement dégarnie. Un autre buste représentant César avec certitude, conservé au musée Chiaramonti du Vatican et datant de l'époque augustéenne, est plus idéalisé. Les défauts et les marques du vieillissement sont adoucis : la calvitie est absente et le cou lisse.

« *A priori*, la thèse de l'*unicum* défendue par Luc Long ne permet pas d'utiliser une telle méthode comparative. Pourtant, le découvreur a fait procéder à la numérisation en 3D du buste de Turin et de celui d'Arles, puis à leur superposition. Celle-ci suggère une complémentarité entre les deux effigies. Toutefois, à l'œil nu - et ces portraits, rappelons-le, devaient être immédiatement reconnaissables - le visage rond, les joues aplaties, le nez large et les yeux enfoncés du buste d'Arles sont assez différents de celui de Turin. On ne décèle pas non plus de ressemblance avec le buste du Vatican.

Il n'est donc pas certain que ce buste représente César et, depuis 2007, le débat entre chercheurs est passionné. Effectivement, il se pourrait aussi qu'on ait affaire ici à un notable local souhaitant se faire représenter sous les traits de César. » *Extrait de « Questions autour du portrait antique », un propos d'Iveta Slavkova, publié dans le dossier n° 8091 de la Documentation photographique, « Histoire des arts - une méthode, des exemples », par Marianne Cojannot-Le Blanc (professeur d'histoire de l'art à l'université Paris Ouest Nanterre-La Défense) et Iveta Slavkova (docteur en histoire de l'art), éditions de la Documentation française, 64 pages, janvier-février 2013.*